

« mariner dans ses archives »

par George Baron

24 JUILLET 2026 | #03

1 | DU MONDE

*Écoute l'oiseau
dans la nuit encore noire
s'éveille le monde*

2 | ZAPPING



| des incendies hors de contrôle dans l'Ontario |
n'importe quel style | quelle est la part du hasard
pour vous | une demi-heure pour passer de 47 à
85% | il y en a un qui est allergique à l'ail | des
choses qu'on ne cherche pas mais qui se
révèlent amusantes | je me laisse mariner dans
mes archives | on n'est pas assez bien pour elle
| il y a eu un passage | j'ai remis mon alliance hier
| des frappes aériennes principalement sur des
infrastructures | j'ai trois six, j'te dis que j'ai trois
six | avec quelques averses | tiens j'te l'offre |
d'être une forteresse assiégée | un peu au-
dessus de | n'est toujours pas fixé mais ne
progresses plus | il m'a dit que ça ne se fait pas |

3 | JULIETTE CHANTAIT

*Je hais les dimanches
Le dimanche prétentieux*

et j'étais bien d'accord. Je l'avais écrit et
expliqué, ce qui m'avait valu une bonne note de
rédaction, avec lecture par Mlle Carton devant la
classe, le commentaire d'une élève : « c'est
drôlement bien » et en réponse le commentaire
du professeur du haut de l'estrade : « Pour une

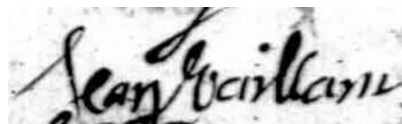
fois, un emploi correct de l'adverbe *drôlement* ! »,
et une observation sur la copie qui avait suscité
interrogation et indignation des parents,
puisqu'elle contenait l'adjectif *cynique*. Ils en
avaient recherché la signification précise dans le
dictionnaire, et ça ne leur avait pas plu. Mais on
n'allait pas, en ces temps-là, demander des
comptes à l'enseignant et les choses en étaient
restées là. Ce petit succès ne m'avait pas fait
aimer les dimanches pour autant, mais l'écriture
était devenue un exercice gratifiant. Sauf avec la
mère, qui trouvait que décidément, je continuais
à écrire ce qu'il ne fallait pas et à me faire
remarquer. Mais ceci est une autre histoire.

Juliette a raison, le dimanche est un prétentieux
qui cherche absolument à se distinguer et
commence par où les autres finissent. Enfin, le
dimanche des pays du sud, puisque les langues
du nord le nomment *jour du soleil*. Selon les pays,
il change de place. Septième ou premier ? Au
Portugal, il est le seul à avoir un nom, les autres
ne sont que des numéros. Ce qui te vaut des
surprises, car tu croyais que la banque était
ouverte le lundi, puisque fermée le *segunda-
feira*... Perdu ! car à Lisbonne le dimanche a pris
la première place (il faut toujours qu'il se
distingue, ce jour du seigneur, où l'on devait se
vêtir avec distinction, paraître dans ses beaux
habits, du moins pour ceux qui en avaient). Il
paraît que cette manière de ranger les jours
aurait relégué les autres dieux dans l'oubli.
Pourtant leur samedi, *sábado*, est jour de sabbat.
Dieux païens ou planètes, je préfère voir chaque
jour comme une perle, une blanche laiteuse, une
rouge corail, une de vif argent, une de lapis-
lazuli, une de jaspe vert, une d'améthyste et la
dernière d'or, enfilées sur un bracelet. Fermez-le
et alors, dans ce cercle, qui est premier et qui est
dernier ? mais pourquoi, dans notre occident
chrétien, divise-t-on le temps en tranches de sept
jours ? Et depuis quand en est-il ainsi ?

Anne et Jeanne. Elles se sont mariées toutes les deux à vingt-cinq ans ; "*ou environ*", (im)précisent les clerks qui tiennent les registres paroissiaux. Certains vérifient et donnent des âges à peu près fiables, mais est-ce le cas pour elles ? certes l'âge de Anne est précisé dans son acte de décès ; celui de Jeanne dans son acte de mariage, mais peut-on se fier totalement à cet acte ? En 1695, Jeanne Vaillant a épousé François Courtin à Amiens, alors qu'ils sont tous deux de W. Sa mère est présente, mais ni son prénom ni son nom ne sont indiqués, et comme elle n'a pas signé, elle reste à tout jamais inconnue. Quant à son père, il n'est pas mentionné du tout. Est-il mort ? absent ? Pourtant, quand Jean Vaillant, dix ans après, marie Anne, son autre fille, François Courtin est témoin de la *marriage* en tant que beau-frère. Jeanne serait-elle une enfant naturelle ? ce qui ressemble à un ressort romanesque n'aurait rien d'exceptionnel ; dans ces villages du Santerre, les notables, propriétaires, notaires, gros laboureurs, fermiers de terres d'abbaye, sont assez souvent pères hors mariage. Ainsi le sieur Jean Courtois, "honorable homme" notaire royal, greffier de la baronnie et châellenie d'Hangest, marchand, laboureur, marié, a-t-il fait un enfant à Catherine Lemaire, fille de Louis, laboureur de Folies, village voisin de W. Après menaces de mort et affrontements, l'affaire se termine devant le lieutenant criminel du baillage. Jean Courtois est condamné à prendre l'enfant et l'élever, et à verser cent livres de dommages et intérêts à Catherine.

Jean Vaillant est d'ailleurs un personnage surprenant : en 1703, alors qu'il est un laboureur plutôt aisé, il se joint aux révoltés du village voisin qui armés de fourches, de fléaux et de manches de pioche mettent en déroute l'huissier et ses hommes venus saisir les biens d'un petit marchand endetté.

L'autorité leur envoie les archers et Jean Vaillant est arrêté comme séditieux, avec vingt hommes et quatre femmes, et condamné à une lourde amende.



1665 - Signature de Jean Vaillant

Qu'est-ce que je transporte sous mes semelles ?

Des paroles comme « on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers » Qui a dit ça ? Danton ; et avec ces mots, tout un imaginaire révolutionnaire, la liberté ou la mort, les principes républicains, le romantisme d'un Julien Sorel...

De la glaise. Celle des champs où j'ai piétiné enfant, à glaner les pommes de terre. Je détestais ça. On nous y employait, nous les petits ; il fallait passer dans le sillon derrière les adultes, récupérer les tubercules qui leur auraient échappé ; c'est qu'il ne fallait rien laisser perdre, un sou est un sou, une patate de plus c'est toujours bon à prendre et les gosses peuvent se rendre utiles dès qu'ils savent marcher. On avait de la terre plein les mains, mais ce n'était rien à côté de celle qui s'accrochait à nos pieds, qui enrobait la semelle et nous tirait dans le creux du sillon, nous rivait à la terre. Des paquets de la terre grasse et noire où ont trimé nos ancêtres, siècle après siècle. Où les femmes accouchaient ; elles travaillaient jusqu'au dernier moment, pas le temps de rentrer, l'enfant vient, alors il naissait là, au bord du champ.

Des gravillons rouges. Ceux du terrain de sport, celui de la communale, luxe de la reconstruction, où les soirs d'été, avec les enfants de la rue voisine, nous tracions avec les talons de nos chaussures des rues, des places, des maisons et leurs des portes, des cours... mais au moment où nous allions enfin pouvoir y jouer, et parcourir ce domaine à pied ou en patinette, le soir tombait et il fallait rentrer pour le dîner. Le lendemain, il avait plu et tout était effacé.

Des souvenirs qu'on préférerait oublier. Des moments qu'on voudrait revivre. Du passé qui finit toujours par passer, avec le temps.